Jean-Hugues BARTHÉLÉMY, *La Société de l'invention : Pour une architectonique philosophique de l'âge écologique* (Paris : Éditions Matériologiques, 2018), 16,4 × 24 cm, 432 p., bibliogr., index des noms, table, coll. « Essais ».

« On ne résout pas les problèmes avec les modes de pensée qui les ont engendrés », écrivait Albert Einstein. Le jugement s'applique particulièrement bien aux questions écologiques : car si les problèmes s'accumulent (pollutions, épuisement des ressources, changement climatique, érosion de la biodiversité), la question est de savoir à quel niveau les résoudre. Suffit-il de chercher des substituts à ce qui fait problème (des pesticides non polluants, une énergie dont l'emploi ne dégage pas de gaz à effet de serre) ou ne faut-il pas mettre en question ce qui a conduit à cette accumulation de dommages environnementaux ? D'où l'idée que les problèmes écologiques rendent nécessaire un changement de paradigme.

C'est dans cette perspective que se place Jean-Hugues Barthélémy, jusque là connu pour ses travaux sur Simondon¹, en proposant le « cadre philosophique fondamental » qui permettrait de traiter les problèmes auxquels se heurte la pensée écologique. Il s'agit de rien moins que d'une refondation philosophique qui, revenant aux racines mêmes de notre façon de nous situer dans le monde (la distinction sujet / objet), redistribue les domaines de la philosophie dans trois directions :

– celle qui, revenant sur ce que l'on a nommé la « coupure anthropologique » qui met les êtres humains à part des autres êtres vivants, insiste au contraire sur la continuité évolutive entre humains et non humains ;

– celle qui tire les conséquences de l'importance croissante prise par la technique, que ce soit dans son rapport à la science (ce qui conduit à parler de techno-science) ou dans son rapport à l'exercice du pouvoir politique (ce qui conduit à parler de technocratie), et qui insiste sur le rapport positif qu'entretient la technique avec le développement scientifique (la technique est devenue le principal mode de connaissance de la nature), tout en dénonçant la récupération politique de la technique dans le capitalisme (ce que Jean-Hugues Barthélémy nomme le « techno-capitalisme spéculatif ») ;

– celle qui interprète les problèmes écologiques comme ne concernant pas seulement les domaines scientifiques et techniques, mais tenant aussi au domaine des valeurs, celles que l'éducation – elle aussi en crise – vise à transmettre, ce qui fait de la question écologique une crise du sens.

En conséquence, le cadre philosophique général que propose Jean-Hugues Barthélémy oriente la question écologique de façon originale. À la différence de nombreux critiques écologistes, Jean-Hugues Barthélémy ne dénonce pas une modernité scientifique mécaniste et réductionniste pour prôner un retour

1 - Il a produit la première exégèse d'ensemble de son œuvre ; voir, notamment, *Simondon ou l'encyclopédisme génétique* (Paris : Presses universitaires de France, 2008). Il anime la recherche sur cet auteur, à travers, entre autres, les *Cahiers Simondon* (Paris, L'Harmattan, 2009-).

à une philosophie aristotélicienne du vivant. Technophile et respectueux de la science, Jean-Hugues Barthélémy promeut « une société de l'invention », ouverte sur le changement.

Là où beaucoup de défenseurs des animaux ou de la nature se font les avocats d'une extension aux non humains de catégories juridiques réservées aux humains (celles qui les considèrent comme des sujets de droit, ou des personnes juridiques), Jean-Hugues Barthélémy argumente en faveur d'une séparation, entre le droit et la morale, qui lie le droit au besoin. Ce qu'il nomme « éco-logie politique » vise à prendre en considération le droit à la satisfaction des besoins des humains comme des non humains et à veiller à leur compatibilité.

Très motivé par la question animale, Jean-Hugues Barthélémy est ainsi conduit, pour faire place à la considération des non humains, à traiter la liberté et la justice non comme des valeurs, mais comme des besoins. Ce qui peut poser des questions aussi bien en ce qui concerne la politique (car qui va procéder à cette gestion des besoins, qui juge et qui décide ?) que la morale (si la séparation de l'éthique et du droit conduit à lier celui-ci au besoin, dont relève aussi la justice, que reste-t-il pour la morale et quel rapport a-t-elle avec la liberté ?).

Mais, ce qui est le plus étonnant dans cette réflexion pour « l'âge écologique », c'est qu'il y soit finalement si peu question d'écologie, au sens qui a justifié l'apparition du mot, et qui en a fait une discipline scientifique, celle qui étudie les relations des êtres vivants avec leur milieu. Jamais, dans *La Société de l'invention*, il n'est question ni de Haeckel, ni de Frederic E. Clements, ni de Arthur G. Tansley, ni des *Fundamentals of ecology* des frères Odum, ni d'aucun des développements plus récents de cette science. Ce à quoi Jean-Hugues Barthélémy, donne « le nom philosophiquement revisité d'écologie humaine » (p. 208) n'a pas grand chose à voir avec la discipline éponyme.

Sans doute, à la différence d'Augustin Berque, dont la mésologie phénoménologique s'oppose à l'écologie objectiviste², Jean-Hugues Barthélémy ne disqualifie pas l'écologie scientifique ou empirique. Il considère, en effet (p. 306) que seule la science est détentrice du savoir, que la philosophie ne peut pas viser une connaissance objective, qu'elle ne peut être qu'une connaissance de soi, réflexive. Aussi l'écologie humaine dont il se réclame doit-elle avoir trait à l'humain tout en rejetant l'anthropocentrisme (qui met l'homme à part des autres vivants, et lui réserve l'accès au droit). Mais pour comprendre cette position (qui fait place à l'humain tout en le décentrant) une étude de cette écologie, que l'on a parfois qualifiée de « science subversive³ » tant elle mettait en cause les partages entre l'homme et la nature, le sujet et l'objet, n'aurait-elle pas été féconde et cela n'aurait-il pas ouvert à des perspectives empiriques qui restent bien en dehors de la réflexion très fondationnelle de Jean-Hugues Barthélémy ?

Catherine LARRÈRE

2 - Augustin Berque, *Être humains sur Terre* (Paris : Gallimard, 1996).

3 - Paul Shepard, Daniel McKinley (éd.), *The Subversive science : Essays towards an ecology of man* (Boston : Houghton Mifflin, 1969).